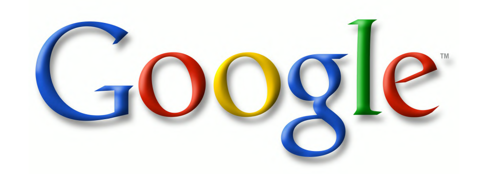


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

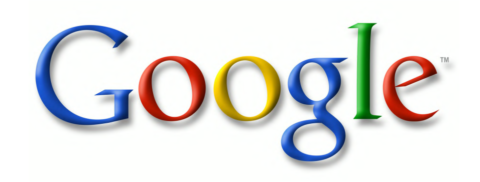
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`




## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

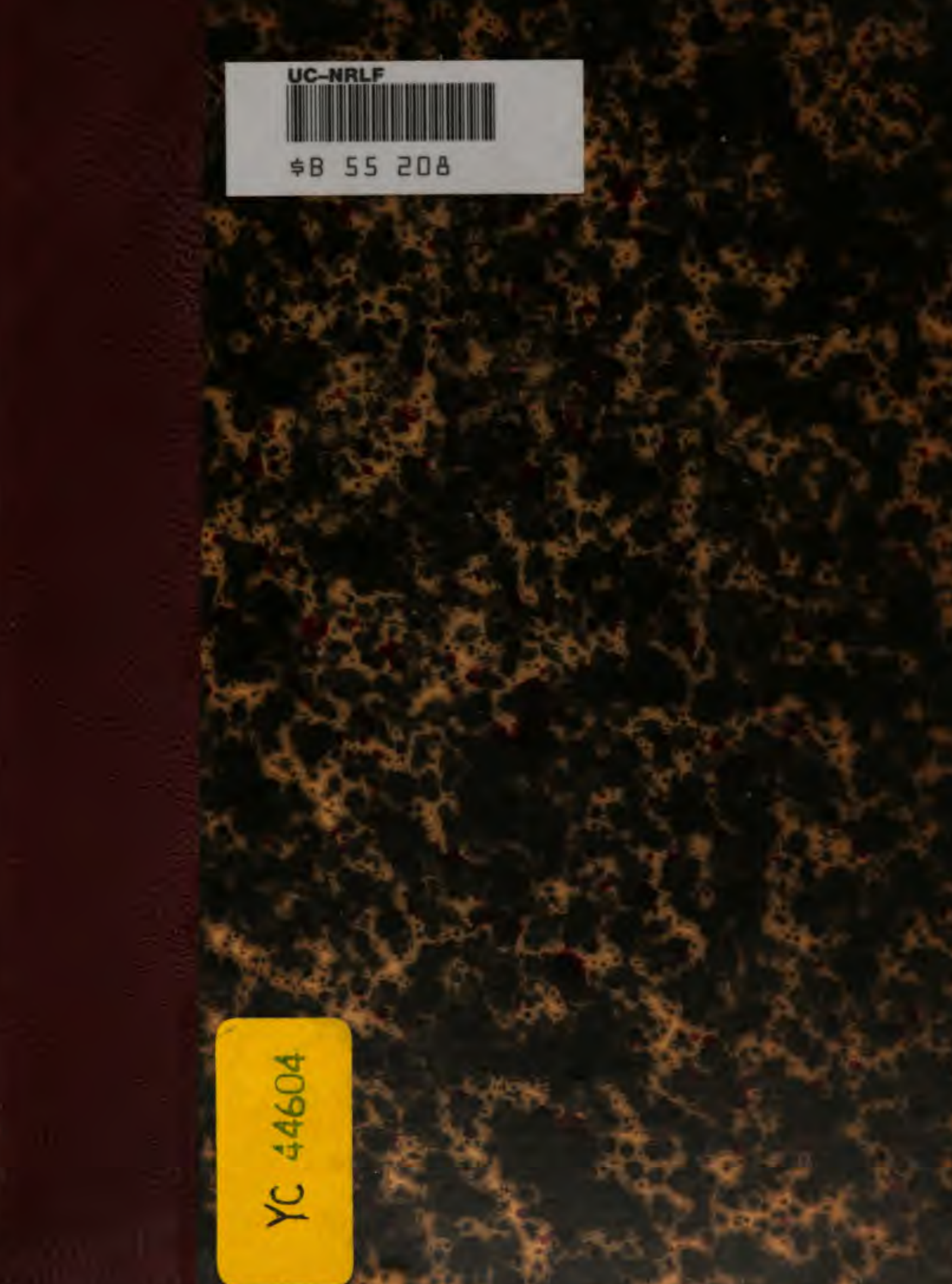
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

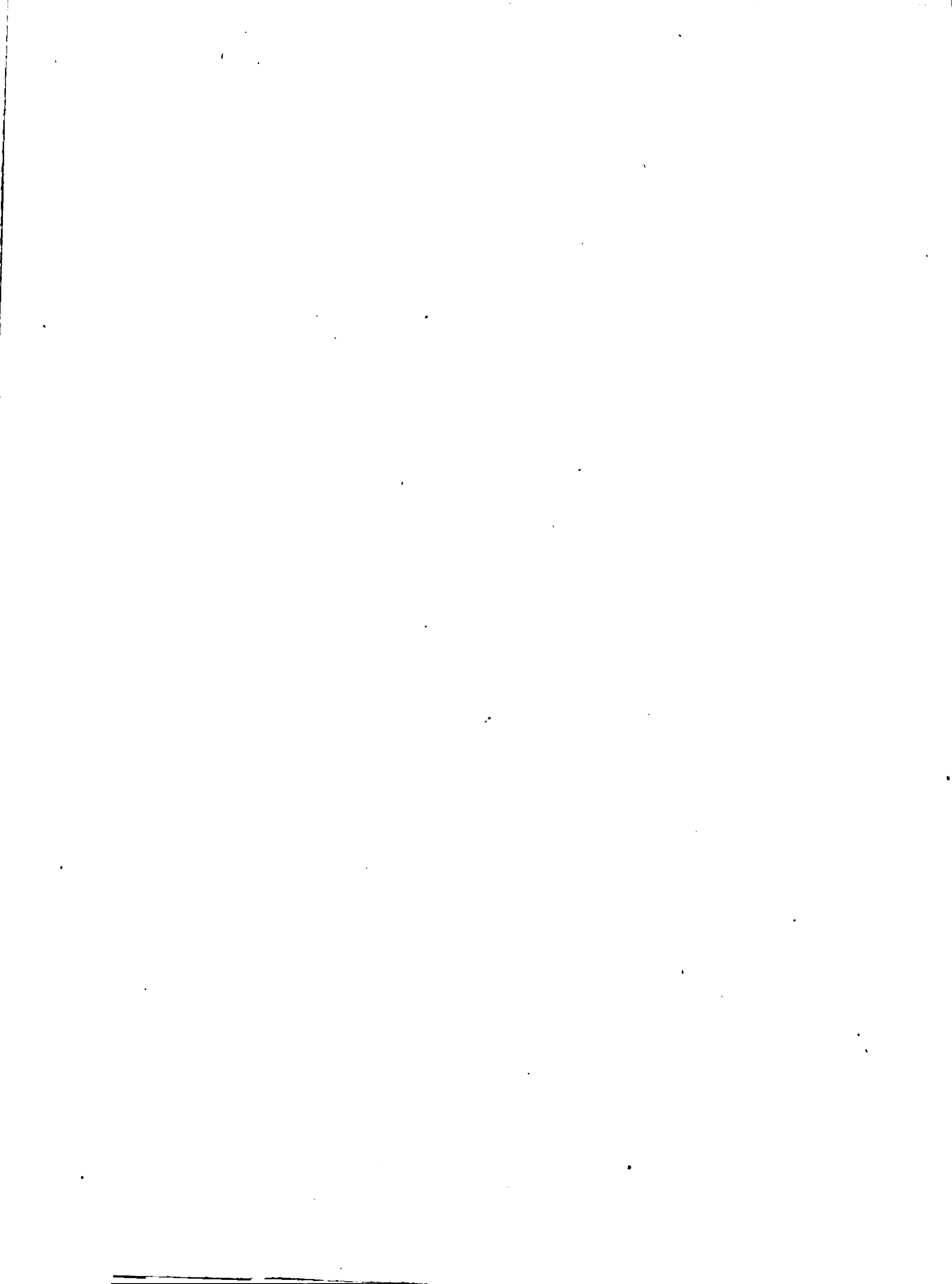
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UC-NRLF
$B 55 208
YC 44604



UNIVERSITY OF CALIFORNIA
JAMES K. MOFFITT FUND
No.
Let there be light!





René de SAINT-CHERON

# LA
# VIERGE D'AVILA

PARIS
ÉMILE PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1903

# LA

# VIERGE D'AVILA

TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES
DONT 200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER
A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES

## EN PRÉPARATION

*La Bague d'opale* (contes et légendes).
*Le Rachat* (roman).

---

RENÉ DE SAINT-CHERON

LA

# VIERGE D'AVILA




PARIS
ÉMILE PAUL, ÉDITEUR
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

1903

EX 4700
T4 S32

MOFFITT

*A*

*JOSÉ MARIA DE HEREDIA*

*J'OFFRE CES QUELQUES PAGES*

« Les chênes et les moines sont éternels. »

LACORDAIRE.




# LA VIERGE D'AVILA

---

Après avoir franchi les Pyrénées, le voyageur qui descend vers les pays basques aperçoit des collines sillonnées de torrents qui versent aux vallées la fraîcheur, la fertilité, la vie. Puis il traverse la Navarre, région rocheuse et accidentée, couverte de chênes et de pins. L'Èbre y coule encaissé entre de hautes murailles empreintes de tristesse et jette ensuite dans les plaines la fougue de ses eaux qui, d'un mouvement impétueux, courent jusqu'à la mer.

L'horizon s'élargit, les montagnes se soudent en pittoresques chaînons, le ciel est plus clair, c'est la vieille Castille qui, dans le lointain des âges, fut contre l'invasion des Maures le plus ferme rempart de l'Espagne. La végétation y est pauvre, le vent âpre, le paysage austère; cette aridité justifie bien le proverbe castillan : « L'alouette ne traverse les Castilles qu'en portant son grain. » — En quittant Valladolid, des espaces immenses restent stériles comme de grandes routes, des plaines presque inhabitées se déroulent en leur monotonie. Après quelques heures de cette lugubre course, le sol apparaît couvert de cendres et de pierres calcinées, comme au lendemain d'un incendie. Cette région stigmatisée de la colère de Dieu fut-elle jadis le théâtre d'un cataclysme? De quelque antique cité cette terre maudite est peut-être le tombeau. Quels forfaits s'y commirent?... Pour expliquer la malédiction dont ces lieux sont frappés, il faut qu'une nouvelle

Gomorrhe ait agonisé là au temps des Gestes fabuleuses. On ne peut regarder cette solitude sans un frisson d'horreur, sans un désir de fuite.

Au fond de cette plaine des montagnes s'élèvent. Elles entourent la vallée de leur désolation, l'accablent de leur aridité, la brûlent de leurs rocs surchauffés. Sur l'un de ces plateaux dénudés une forteresse s'enlève en relief sur le ciel; sur une grande étendue ce ne sont que machicoulis, échauguettes, tours et créneaux, tout l'appareil enfin de l'architecture du moyen âge. Ces murailles séculaires, dont les blessures attestent les sièges héroïquement soutenus, protégèrent les Castillans contre les assauts des Maures. Mais aujourd'hui qui défendent-elles? Les Maures ont passé; l'ère des épopées est close... Elles veillent maintenant sur le berceau d'une sainte.

A une heure de ma jeunesse, la lecture de la vie de sainte Térèse écrite par elle me captiva à ce point que j'entrepris d'approfondir

tout ce qu'avait tracé cette plume d'or. Comme les parfums de la mer Érythrée en flottant sur les eaux à la rencontre des navires font présager aux marins, lassés d'un dur labeur, le repos et l'oubli en des îles enchantées, de même ces parfums de l'âme, ces essences mystiques m'étaient un indice de hautes révélations, un augure de sublimes élans, et je m'absorbai en ces œuvres, attentif à cette voix qui me parlait une langue d'une étrange beauté.

Au sortir de cette étude je résolus d'enthousiasme d'aller en Avila. Des événements, hélas ! traversèrent mes projets. Je confiai alors à l'avenir mes espérances, persuadé que je foulerais un jour cette terre sainte. — La connaissance de ces livres m'avait causé une de ces impressions si fortes qu'on devine qu'elle va s'établir en nous de durable manière, et sans contrainte j'ai subi son empire. Ces sentiments d'admiration et d'étonnement que j'éprouvais naguère avaient remué en moi

trop d'idées pour s'évanouir comme un songe. Aussi ce dessein formé jadis fut-il accompli, il y a quelques mois, par un pèlerin toujours passionné, bien que déjà touché du vent d'automne.

⁂

# I

C'était à l'heure indécise du crépuscule; des vapeurs qui semblaient porter dans leurs voiles le sommeil et l'oubli enveloppaient les êtres et les choses. Assis sur la terrasse qui domine la vallée, l'œil attiré vers les montagnes empanachées de lueurs rouges, ma pensée était absorbée par la vie de cette sainte extraordinaire.

Le philosophe subtil qui imagina la théorie de l'influence du milieu aurait sans doute appliqué son système à sainte Térèse. Il l'eût présentée comme un argument victorieux, car nul génie n'aurait mieux servi sa thèse. — Cette femme, en effet, par certains côtés, relève de sa race et dépend de son

époque. Cette âme ardente ne devait s'épanouir que sur une terre de feu où le sang est plus chaud et les sentiments excessifs. Cette sainte est espagnole par sa fougue, son intransigeance, sa folie d'amour. Chez elle les outrances sont une fonction ; aux grands abattements succèdent des transports, aux lassitudes des ardeurs inouïes.

C'est aussi un être d'exception qui affirme son originalité, sa personnalité. Elle ne fut ni complètement dominée par l'atavisme, ni impérieusement soumise au caractère ethnique. Sur les qualités héréditaires elle enta ses qualités propres. Elle eut l'indépendance dans le génie, car le génie se soustrait à toute logique et brise toutes les entraves. Elle ne constitue pas un produit exclusif du terroir qui n'est digne d'examen que sur les lieux où il a germé ; même hors des frontières il conserve sa saveur. Sainte Térèse n'a point fait seulement école dans son propre pays ; son rayonnement s'est étendu à toutes contrées, comme

en témoignent la diffusion de sa réforme et les Carmels qui ont essaimé dans le monde.

Cette sombre fleur, cette fleur forte d'un suc violent et magnifique d'un troublant éclat, eût pu s'épanouir sous un autre ciel. En isolant la sainte de son milieu et en ne considérant que ses hautes facultés ascétiques, il faut reconnaître que cet Ordre du Carmel devenait l'Ordre nécessaire, fatal, que devait enfanter son cerveau. On ne la conçoit pas fondatrice d'un Ordre exempt de dureté et de pénitence; elle ne pouvait attacher son nom à une constitution dépouillée de sévérité. — Comme tous les grands fondateurs elle n'a pas pris souci de la nature humaine, de ses exigences et de ses faiblesses. L'Institut qu'elle a imaginé est un institut de renoncement, de prières, de mortification. Le corps, pour elle, n'existe pas; à l'abaissement de l'enveloppe l'âme seule survit. Sensations, émotions, sentiments, tout ce qui fait vibrer la nature humaine doit se transmuer en prières et en expiations; la

règle est établie pour favoriser l'envol de l'âme.

Quoique maternelle pour ses filles spirituelles, elle apparaît comme une âpre directrice. Le Carmel était conforme à ses désirs, à sa soif de solitude, à sa fièvre d'amour. Elle assortit en perfection les statuts et le couvent d'aspect rébarbatif. Elle obéit à son instinct quand elle enferme les religieuses derrière de hautes murailles et les isole dans un monde d'inaccessible abord. Elle soumet ses novices à un dur apprentissage. A ces créatures d'innocence, à ces vierges sans désirs qui marchent vivantes dans un tombeau, elle arrache du cœur toute affection terrestre, afin de n'y faire éclore que des pensées d'éternité. Entraînante dans son ardeur, elle dédaignait, même dès le début, les atermoiements et les lentes évolutions; elle engageait vivement ces recluses dans ses voies et parfois, pour les modeler plus sûrement selon ses vues, précipitait les événements. Cette sainte n'avait pour but que la perfection monastique, elle y

tendait de tous ses efforts, sans se déclarer jamais satisfaite. Cette nature passionnée est attirée vers les extrêmes, séduite par les excès; la tiédeur l'irrite et la déconcerte. Aussi cette éducatrice incomparable, cette institutrice de vouloir et d'abnégation captive l'âme plus qu'elle ne la détermine et l'emporte très haut plus qu'elle ne la dirige.

Cette fondatrice jamais rassasiée d'austérités exigea de ses religieuses le renoncement suprême, comme en témoigne l'œuvre de réparation à laquelle elle se voua. L'on vit de chastes victimes racheter par d'incessantes prières des fautes qu'elles n'avaient pas commises, expier des crimes dont elles n'étaient pas souillées et devenir par là, à la suite de leur divin Maître, les rédemptrices du genre humain.

Tout ce qui émane de cette sainte porte sa puissante empreinte. Ainsi la cérémonie de vêture, dont les détails ont été arrêtés par la réformatrice, n'offre-t-elle pas le symbole de

la vie choisie et la très vive image de cette existence claustrale?

La robe d'épousée — cette dernière parure que les novices acceptent du monde, cet habit de fête qu'elles portent un instant — ne semble-t-elle pas la censure de tous les ornements dont s'enorgueillit notre vanité? Cette chevelure qui tombe sous le fer, n'est-ce point le renoncement à toute séduction? La station à la porte de la chapelle n'implique-t-elle pas que malgré son désir de s'évader du monde, la novice n'est pas agréée, qu'elle doit par des épreuves mériter le bonheur auquel elle aspire? Elle a quitté tous les êtres chers et brisé tous les cœurs, et pourtant, bien que morte à tous et détachée des terrestres biens, elle ne compte pas encore parmi les élues du cloître. Elle se voit interrogée, repoussée, éprouvée. Ce n'est qu'après quelques minutes d'inoubliable attente et d'incertitude poignante que la clôture s'ouvre devant celle qui vient chercher près de Dieu l'éternelle joie.

Mais son introduction ne constitue pas le terme de cette cérémonie. On la dépouille de tout ce qui parait sa jeunesse et parfois rehaussait sa beauté; on la revêt de la robe de bure, c'est la livrée du sacrifice; on la couvre d'un voile, c'est l'oubli de toutes choses; on lui applique le scapulaire, c'est la croix qui sera collée à ses os. Elle embrasse la terre, c'est la communion avec l'humilité; elle s'étend sur le sol les bras en croix; par cette crucifixion elle proclame qu'elle est prête à accepter, à bénir même les tribulations, que les larmes seront ses joies et que son passage ici-bas sera un perpétuel holocauste.

En entourant la prise de vêture de cette morne pompe, en ordonnant cette terrible initiation, sainte Térèse voulut montrer ce qu'une vierge abandonnait et ce qu'elle choisissait. Par ces rites austères et parfois effrayants, elle tint à décourager les tièdes, à exalter les forts et à porter une torche irradiante sur cette vie qui est la mort quand elle

n'est pas l'ivresse. Elle plaça donc cette redoutable épreuve au seuil de ces portes de bronze qui doivent se fermer sur une âme pour ne se rouvrir jamais.

On serait cependant éloigné de toute vérité si l'on considérait le Carmel comme une geôle, car la réformatrice désirait que ses couvents fussent situés dans un beau site. Nous imposerions de plus à notre esprit une idée erronée, si nous tenions sainte Térèse pour une femme d'inflexible vertu et de perpétuelle âpreté. A certains moments de la vie, adoucissant sa rigueur de caractère, elle connut des heures de détente. Gaie, vive, enjouée, parée de charme et de séduction, Térèse de Ahumada s'ingéniait à distraire ses filles[1]. Elle

1. Au Carmel d'Avila on nous montra, entre autres objets ayant appartenu à la sainte, un petit tambour et une flûte dont elle jouait aux heures de récréation. Ce délassement d'une contemplative nous fait souvenir du charmant épisode que conte Cassien à propos de saint Jean l'Évangéliste : « Un homme apporta une perdrix

souhaitait que les hôtes de ces Thébaïdes mys tiques se regardassent, non point comme les habitantes d'une prison, mais comme des femmes libres gouvernées par la volonté et entraînées vers ces lieux par une raison sereine. Redoutant les taciturnes, elle tenait à ce que les sœurs n'inclinassent pas vers la mélancolie [1], car

vivante à saint Jean. Il la caressait et la flattait pour l'apprivoiser. Un enfant témoin de cela dit en riant à ses camarades : « Voyez comme ce vieillard joue avec un « petit oiseau comme ferait un enfant. » Saint Jean devina ce qui se passait, appela l'enfant qui lui dit : « C'est donc vous qui êtes Jean qui faites cela et qu'on « dit si saint? » Jean lui demanda ce qu'il tenait à la main. Il lui répondit qu'il avait un arc. « Et qu'en fais-tu ? » — « C'est pour tuer des oiseaux et des bêtes », lui dit l'enfant. « Comment? » lui dit l'Apôtre. Alors l'enfant banda son arc et le tint ainsi à la main. Comme on ne lui disait rien, le jeune homme débanda son arc. « Pourquoi « donc, mon fils, lui dit Jean, as-tu débandé ton arc? » — « C'est, répondit-il, que si je le tenais plus longtemps « tendu, il deviendrait trop mou pour lancer des flèches. » Alors l'Apôtre dit : « Il en est de même de l'infirmité « humaine, elle s'affaiblirait dans la contemplation, si en « restant toujours fermement occupée, sa fragilité ne « prenait pas quelques instants de relâche. » Cf. *Légende dorée*, trad. de l'abbé Roze, t. I, p. 101, Paris, Rouveyre.

1. Elle dit à ce propos dans une de ses lettres : « Il vaudrait beaucoup mieux ne faire aucune fondation que

pour supporter la vie du Carmel il importe qu'en soi s'épanouisse l'allégresse. Du reste les Carmélites sont joyeuses. Sans vouloir découronner ces vierges, ni diminuer la grandeur d'une détermination héroïque, il est permis d'avancer qu'au cloître la somme des béatitudes est plus forte que celle des peines et des misères. Les Carmélites ne traînent pas leur croix, elles la portent en chantant des hosannas.

« Après la tristesse, nous dit son historiographe, ce qu'elle redoute le plus, c'est le manque de discrétion dans la dévotion ou dans la pénitence. Si les santés s'épuisent à la première heure, comment la règle pourra-t-elle ensuite être observée ? « Entendez bien, mon « père, dit-elle à un visiteur, j'aime beaucoup « à presser pour la pratique des vertus et non

d'y mener des âmes mélancoliques. Des religieuses de cette sorte sont la ruine des monastères. » *Lettres de sainte Térèse de Jésus*, nouvelle traduction par le R. P. Grégoire de Saint-Joseph (3 vol., Paris, Poussielgue, 1900), t. II, p. 420.

« pour l'austérité corporelle. » Elle reprend sévèrement les prieures qui surchargent leurs filles de pratiques de surérogation, qui les gardent au chœur quand elles devraient les laisser dormir ou leur imposent des pénitences démesurées [1]. » Elle réprouve aussi toute affectation d'humilité ; elle reproche à sœur Saint-Jérôme de signer sa lettre *muladar* (fumier) et demande à Dieu que son humilité ne soit pas seulement dans ses paroles. Cette directrice si ferme sur l'observation de la règle et si experte à discerner les écueils de l'âme apparaît touchante en ses sollicitudes. Si son gouvernement est parfois un peu rude, elle compatit aux maux de ses filles. A l'une elle écrit : « Je suis en peine de votre mal, de grâce écrivez-moi au plus tôt comment vous êtes. » A une autre : « Soignez-vous, car votre maladie me cause plus de peine que tout le reste. Par charité, prenez tous les soulagements possibles.

1. *Histoire de sainte Térèse*, d'après les *Bollandistes* (Paris, Retaux, 1892), t. II, p. 233.

Portez du linge et suspendez la rigueur de vos pénitences, en un temps de si grande nécessité. » Ces sentiments de compassion nous la rendent plus attachante encore et prouvent que cette sainte fondatrice ne se laissait point absorber par les transports de l'amour.. Elle était femme et vibrait à toutes les infortunes.

⚜⚜⚜



## II

Après avoir entrevu sainte Térèse occupée à pétrir les natures commises à sa garde et s'être ainsi représenté sa méthode, l'esprit se trouve plus apte à goûter ses écrits, la raison mieux préparée à juger son génie mystique. Avant de passer outre, essayons d'élucider ce qu'est la mysticité. Elle n'est point une science acquise telle que la théologie spéculative, mais une connaissance expérimentale, un attrait spécial pour Dieu, qu'on ne peut faire naître soi-même, mais que Dieu détermine chez une âme dans la contemplation. C'est un état particulier de prière dans lequel une âme dégagée des amours terrestres est tellement élevée par Dieu que toutes ses puissances tendent vers Lui invinciblement. Par cette opération mystérieuse toutes les affections et toutes les

énergies de l'homme se transmuent en pur amour. L'âme, par une vue intérieure de l'esprit, voit Dieu, contemple ravie toutes les perfections divines et ses transports suscitent des actes enflammés d'adoration. Cette union intégrale de l'âme avec Dieu constitue l'extase.

Que de fadaises n'a-t-on pas écrites au nom de l'ascèse, quels propos insensés n'a-t-on pas tenus à ce sujet[1] ? Presque toujours l'ignorance provoqua ces dénégations. Les esprits forts affectent des attitudes de mépris pour juger ces exercices de haute piété. N'est-ce pas la

1. Certains, confondant l'extase avec l'hystérie, ont prétendu que sainte Térèse était atteinte de cette affection; nous dédaignons de réfuter une telle allégation qui relève du parti pris, de la mauvaise foi et surtout de l'ignorance absolue des œuvres de la sainte.

Dans les *Archives de neurologie* (août, septembre, octobre 1902) le Dr..... qui connaît bien les écrits de sainte Térèse a développé un long thème sur son *hystérie*. Son argumentation, encore que technique, ne fait point preuve pour nous, car il n'a discerné en cette circonstance ni le côté divin, ni le point de vue mystique. Il est téméraire de vouloir appliquer la science à un sujet qui la déborde et la dépasse.

marque d'un esprit superficiel de nier l'utilité ou la grandeur de ce qui dépasse son concept? A ces railleurs se sont parfois réunis, pour la confusion de la raison, les philosophes les plus réfléchis, les penseurs les plus réputés. Eux aussi ont méconnu ces grands mouvements de l'âme vers Dieu. Ne nous arrêtons pas aux subtilités où s'embrouillent ces détracteurs, car leurs attaques sont impuissantes à ruiner notre conviction. Le préjugé est chevillé à l'intellect; il durera autant que le monde.

Le long des grèves, quand on envisage les lames qui se coupent, s'entrecroisent, se poursuivent pour s'éviter ensuite, on est enclin à considérer cette course des eaux comme un mouvement réfractaire à toute loi. Après avoir admiré ce travail mystérieux des ondes qui en s'accumulant forment des vagues, puis d'autres vagues plus hautes encore, l'œil embrasse l'immensité de l'Océan, l'intelligence saisit les influences des astres, la direction des vents,

l'action des courants invisibles qui soulèvent des masses énormes d'un continent à l'autre.

Qui de nous, *a priori*, résolut le problème de la formation des vagues ? Après examen cependant, ce phénomène cède à la réflexion, ce mystère se laisse pénétrer. Il en est de même pour l'intelligence des écrivains mystiques. Certains esprits mal préparés à cette étude s'impatientent, dès le début, de n'en pas recueillir tout le suc et s'étonnent de ne pas dégager en quelques heures la substance de ces austères traités. Ceux au contraire qui procèdent avec application d'esprit les goûtent profondément. Ces auteurs ne se livrent pas aisément, ils réclament un long effort, une persévérante attention, un sérieux entraînement. Mais dès qu'on est entré dans leur intimité, ils nous procurent des joies très rares. Ils charment et captivent et nous devons être aussi reconnaissants aux mystiques de pousser la fenêtre qui ouvre sur l'infini qu'aux poètes qui par leurs chants donnent l'éveil à nos

facultés supérieures. Des affinités électives unissent peut-être ces privilégiés. Les uns arrachent l'esprit à la matière, les autres idéalisent notre être. Leurs buts se confondent, puisqu'ils tendent à surnaturaliser la nature humaine et que l'essence de la mysticité et de la poésie consiste à nous emporter loin de la terre, par delà les disputes et les tempêtes.

C'est le propre de sainte Térèse de nous avoir découvert ces régions sereines. Par la hauteur des raisonnements, l'originalité de la pensée, le bonheur des images, le lyrisme de la période, elle se révéla grand écrivain et profond penseur [1]. Elle excella à tout exprimer. Depuis les nuances les plus subtiles du sentiment jusqu'à l'extase, elle a chanté tous les

1. Louis de Léon a dit d'elle : « Si je considère soit la manière de s'exprimer, soit la pureté et l'aisance du style, soit la grâce et l'harmonieuse disposition des mots, soit l'élégance simple qui nous plaît tant, je doute fort que d'autres écrits puissent être comparés aux siens dans notre langue castillane. »

thèmes de l'amour divin ; ainsi sa *Vie par elle-même*, le *Chemin de la Perfection*, les *Fondations* et le *Château de l'âme* portent les traces d'émotions diverses qui ne sont pas pour étonner de la part d'un organisme aussi complexe que celui de sainte Térèse.

Par cette admirable *Vie écrite par elle-même*, elle nous introduit dans les dédales de son cœur et nous révèle les arcanes de la mysticité. Quelle gratitude ne devons-nous pas au P. Ibanez de ce qu'il lui a imposé un travail qui permet de surprendre en leur spontanéité et leur fraîcheur les sentiments et les idées de la sainte ! Elle a fait là une analyse de soi précise et vibrante que nul n'eût été capable d'entreprendre avec la même perspicacité. Elle s'est soumise à un examen intérieur qui sous la plume d'un historiographe eût été froid, incomplet, exempt de cette émotion qui vous étreint. Ce portrait tracé de sa main reste le plus beau et le plus vivant qu'on puisse souhaiter. Cette *Vie par elle-même* n'est point, à

proprement parler, un traité d'ascétisme ordonné avec méthode, mais plutôt l'histoire intime, joyeuse et douloureuse d'une âme. En ces pages où elle est la proie de ses inspirations et de ses élans, elle prie, pleure, souffre et se montre aussi surabondante d'allégresse.

Ayant lu ce livre, l'on songe qu'il eût été parfait si l'on n'avait exigé de la sainte une si grande hâte à le composer ; il contient en effet des digressions et des redites. Toutefois le charme naïf des épisodes, la peinture des caractères, l'intérêt du récit, l'étude sincère de soi, la vivacité du style, font apparaître sainte Térèse en toute sa vérité : simple, vive, entraînante, pleine de séduction, heureuse et tourmentée, ardente et découragée, naïve et sublime, et le front déjà illuminé des lueurs qui ne brillent qu'en ces hautes régions où son âme se plaît à résider, à souffrir et à chanter.

Le *Chemin de la Perfection* qu'elle écrivit plus tard diffère de la *Vie*. Sainte Térèse n'a

plus pour but de relater ses propres élans, mais d'indiquer à l'âme la voie où elle doit s'engager. Comme une mère avisée elle signale pièges et précipices, vous réconforte, vous soutient dans votre marche et vous exhorte si bien, qu'appuyé sur elle l'on arrive au but sans lassitude et sans déceptions. Ce *Chemin de la Perfection* est d'autant plus une œuvre d'abandon et d'épanchement qu'il ne s'adressait qu'aux Carmélites de Saint-Joseph. La sainte leur parle en mère, les entretenant de tout ce qui les intéresse sans « voiler les petites misères encore possibles au fond du cloître : tout se traite en famille, sans flatterie et sans faiblesse... [1] » Avec quelle chaleur elle entraîne ses filles sur ces routes de la perfection, avec quel dédain elle leur parle de la terre, ce royaume des joies éphémères :

« Tout passe, dit-elle, quelle folie de s'attacher à ce qui demain ne sera plus !... La vie

1. *Histoire de sainte Térèse*, ouvrage cité, t. I, p. 353.

c'est une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, voilà tout. O mes filles, ne désirons point vivre à notre aise. »

Elles ne vécurent certes pas *à leur aise* celles de ses filles qui participèrent aux fondations de ses monastères. Sainte Térèse nous en raconte l'histoire dans le livre des *Fondations* qu'elle écrivit de 1573 à 1582 sur l'ordre de ses confesseurs. On ignorerait la plus grande partie de ses luttes en négligeant cet ouvrage qui, au point de vue historique, est le plus captivant qu'elle ait laissé. Sa vie, durant plusieurs années, fut traversée de perpétuels combats ; si le découragement parfois abattit sa vaillance, elle se montra supérieure aux événements et resta dominée, en dépit des destins contraires, par un dessein grandiose : couvrir de citadelles de prières le sol de l'Espagne. Avec quelle émotion on la suit dans ses voyages à travers toutes les provinces, avec quel intérêt on s'associe aux obstacles qu'elle rencontre, avec quel plaisir l'on goûte

les traits naïfs et les épisodes charmants qu'elle rapporte ! Si ces chevauchées évoquent parfois certains romans d'aventures, elles font le plus souvent songer à quelque croisade douloureuse et passionnée. Sainte Térèse excite encore notre admiration par la manière dont elle observait la règle monastique pendant ces courses à travers l'Espagne ; Ribera nous fait connaître comment elle se comportait en ces circonstances : «... Pour qu'on fût plus recueilli dans la route et pour n'être gêné en rien par ceux qu'on rencontre dans les voitures publiques, elle en prenait une particulière ; et quelquefois celle-ci n'était qu'un chariot couvert. Dès qu'on était monté en voiture, on reprenait les exercices religieux qu'on suivait au couvent : une petite sonnette en indiquait le commencement et la fin et une horloge de sable en marquait la durée. On gardait le silence aux heures qui y étaient ordinairement consacrées. Les religieuses, les ecclésiastiques, les domestiques

même qui étaient du voyage le gardaient aussi ; et quand ces derniers, gens peu accoutumés à se taire, l'avaient gardé fidèlement, la sainte les en récompensait en leur faisant donner quelque chose de plus à leur repas, ou en argent. Si la sainte était obligée de le rompre, elle le faisait en peu de mots, d'une manière agréable, assaisonnant toujours ce qu'elle disait de quelques paroles de piété, charmant ainsi pour tous ceux qui l'accompagnaient les ennuis et les fatigues du voyage... Lorsqu'on descendait de voiture, les religieuses baissaient leurs voiles, afin de n'être vues par personne... Si l'endroit où l'on devait s'arrêter était pauvre et qu'il n'y eût pas assez de chambres séparées, la sainte faisait faire des séparations avec des couvertures tendues, afin que les religieuses fussent toujours en particulier. Le matin elle se levait la première afin d'éveiller les autres, comme le soir elle se couchait la dernière, afin de surveiller tout. La petite colonie menait toujours

avec elle un prêtre qui les confessait, leur disait la messe et les communiait. En voyageant de cette manière, il leur était égal de s'arrêter dans un endroit ou dans un autre, puisqu'on suivait partout les exercices religieux. Durant qu'elle était en route, Dieu se plaisait à inonder son âme de biens et de consolations. Elle était profondément recueillie et ne perdait pour ainsi dire pas un instant la vue de Dieu [1]. »

Sainte Térèse dans ses voyages affirme encore ses qualités d'organisatrice et prouve que cette vie nomade était incapable de la distraire de ses contemplations. Telle fut, durant de longues années, l'odyssée qu'elle a vécue et soufferte ; elle nous l'a racontée dans un livre qui captive étrangement, parce qu'il constitue pour nous comme les mémoires héroïques d'une sainte.

Pour achever de la connaître *intus et in*

1. RIBERA : *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XVIII.

*cute*, c'est le *Château de l'âme* [1] qu'il est opportun de méditer. Par ce traité d'ascèse le grand docteur qu'est sainte Térèse prouve que la présence de Dieu en nous constitue la vie intérieure. Avec son extraordinaire puissance de vision, elle aperçoit l'âme comme un « château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, digne du grand monarque qui l'habite ». Dans ce diamant comme au ciel il est plusieurs demeures. L'humilité est la première, on avance par le sacrifice, on s'élève par la persévérance. Au centre se trouve la plus belle demeure où sont ménagés les entretiens les plus intimes, où s'épanchent les plus douces effusions entre Dieu et ses bien-aimés. Par une ascension lente, par une montée graduelle on pénètre dans des habitats successifs qui sont comme les étapes de l'âme avant de conquérir l'enjeu céleste. — La vierge séraphique nous guide à travers les salles de ce

1. Cf. L'*Itinéraire de l'âme à Dieu*, de saint Bonaventure et l'*Échelle sainte*, de saint Jean-Climaque.

château magnifique dont si peu songent à pousser la porte ; elle signale à notre ardeur cette échelle mystique qui nous aide à escalader le ciel. — La sainte nous enseigne qu'après avoir atteint les régions bienheureuses où le cœur purifié par le feu de l'amour se délecte de l'union divine, l'âme doit moins songer à jouir des faveurs de Dieu qu'à se constituer son esclave et à porter la marque de cet esclavage — la croix.

C'est dans ce livre qu'elle apparaît tout entière, dépouillée d'elle-même et plus surnaturelle encore, là, où elle a montré tous les aspects de son génie, répandu ses dons, fait jaillir ses angoisses et ses délires. Tantôt elle se replie sur elle-même pour analyser ses émotions les plus intimes et savourer son union avec Dieu, tantôt elle donne l'envol à ses pensées, s'espace, s'abîme en ces délices et ne cesse d'écrire que haletante de cette course céleste et désespérée de si mal raconter l'histoire de ses ravissements. Ses orai-

sons, ses douleurs, ses ivresses, tout aboutit à cette œuvre qu'elle termina seulement cinq ans avant sa mort. Ce livre est plus qu'une somme de pages éloquentes, c'est une partie de sa substance, la synthèse de sa doctrine, le cri de son amour; ce chef-d'œuvre l'explique, la résume, la magnifie, et cette conviction s'impose à notre esprit que sainte Térèse a si bien exprimé l'amour divin parce qu'elle était femme. Jamais plus nobles passions ne suscitèrent dans une âme de plus terrifiantes tempêtes; jamais l'enfantement d'une œuvre ne fit éclater cris de douleur plus sublimes. Elle portait en son ardente poitrine, avec une conviction profonde, la flamme des passions méridionales et le feu de l'amour supraterrestre.

A ses félicités succèdent parfois l'abattement, le mépris de soi, la vue de son imperfection. Elle ne s'estime jamais assez mortifiée. « Il semble, dit-elle, que je vis seulement pour manger, pour dormir et pour ne me

mettre en peine de rien ; ce qui ne m'est pas une petite peine et me fait parfois appréhender, je le répète, d'être dans l'illusion [1]. » Ce portrait d'elle-même est tracé un an et demi avant sa mort, au moment où, épurée par tant de pénitences et d'amour, elle touchait au terme de son exil. Jusqu'à la fin de sa vie, elle est la proie de pareilles désespérances, comme l'atteste ce cri : « Je souhaite seulement savoir si je marche à présent dans le bon chemin et si je puis faire quelque chose pour Dieu [2]. » — A l'intervalle de quelques pages, elle chante sa joie et proclame son indignité ! Elle apostrophe Dieu, se lamente de n'aimer pas assez, s'humilie de sa sécheresse, réclame comme punition de sa tiédeur les souffrances les plus aiguës ; elle se porte alors à d'excessives austérités, et, secouée par des séditions intérieures, résume sa vie

1. *Lettres*, t. III, p. 330. Traduct. du P. M. Bouix, Paris, Lecoffre.
2. *Ibid.*

par ce cri : « Mourir ou souffrir, tels doivent être nos désirs. » Chaque élan, chaque crise sont autant de manifestations de sa personnalité. Toutes ces douloureuses inquiétudes constituent un enseignement et une psychologie. Sainte Térèse nous émeut quand elle expose ses détresses ; elle souffre parce qu'elle s'écarte des voies où chemine l'humanité, c'est la rançon de sa sainteté ; tout héros ne porte-t-il pas en son cœur un tourment éternel ?

Humbles commentateurs, nous ne comprenons pas toujours ni ses coups d'ailes, ni ses prétendues chutes. La raison en est au voile qui nous cache les régions perceptibles à ses yeux de voyante. Serions-nous assez téméraires pour taxer de folie ou d'obscurité celle à qui Dieu ménageait des entretiens ? Sainte Térèse parle souvent une langue que nous n'entendons point, n'étant pas élus de la cité céleste. En relatant ses états d'âme sous l'inspiration divine, elle oubliait parfois de

s'adresser à la terre. Mais l'obscurité n'est pas fréquente en son œuvre qui apparaît surtout claire et logique. Si nous l'étudions avec une telle ferveur, c'est à cause de cette métaphysique qui jette une lumière inconnue sur l'idée de Dieu, car nous ne saurions nous éprendre d'une mystique que le premier venu se hausserait à paraphraser. Nous la louons en vertu de sa profondeur qui nous étonne et nous ravit comme nous admirons l'océan à cause de ses abîmes qui émerveillent tout en frappant d'épouvante.



## III

Quand on pénètre dans le panthéon des mystiques, de nobles figures attirent le regard; des hommes d'une grandeur fortement accusée arrêtent le passant; des noms illustres sont creusés dans le marbre. — Il y a des apôtres, des docteurs, des moines, des vierges : saint Jean l'Évangéliste, saint Denys l'Aréopagite, saint Bernard, sainte Angèle de Foligno, Tauler, Henri Suso, saint Jean de la Croix, saint Pierre d'Alcantara, Louis de Blois, Jeanne de Matel, Marie d'Agreda, Catherine Emmerich, Ernest Hello. C'est là assurément une phalange inspirée, formée de tous ceux qui parlèrent de Dieu; mais sainte Térèse, en écrivant ses traités sur l'oraison,

ne semble-t-elle pas descendre du Sinaï ? — En édifiant une somme incomparable qui a renouvelé les œuvres ascétiques dans leur fonds et dans leur forme et où tous les aspects de la mysticité sont étudiés, sainte Térèse mérite la couronne de prince des mystiques. Ses écrits seront toujours lus et le temps n'effacera point au fronton du temple les titres de ses livres inscrits en lettres d'or qui resplendissent même dans la nuit.

Après avoir soumis à l'analyse les principaux écrits de sainte Térèse, l'on n'hésite pas à affirmer que l'oraison était le principal souci de son existence. Cependant si la mysticité s'insinue dans ses actes et pénètre sa vie, elle ne la prend pas tout entière; la sainte s'adonne avec ardeur à la réforme, aux fondations des Carmels, aux divers travaux qui réclamaient son intervention. Elle apparut comme un administrateur hors de pair, cette vierge qui trouvait de telles délices dans la contemplation. Elle se révéla aussi apte aux

spéculations abstraites qu'à la gestion de ses intérêts. La plume d'or qui écrivait le *Château de l'âme* savait aussi rédiger des lettres d'affaires et raisonner sur les questions d'argent. Jugez-en par ce qu'elle dit à dom Laurent : « Il faut vous dire que votre argent est venu à propos pour me débarrasser de certains scrupules. Car dans toutes ces fondations il se présente souvent des difficultés que je ne manque jamais de communiquer aux jurisconsultes de l'endroit où je me trouve. Quoique je tâche d'être exacte et que ce soit pour le bien, je me reproche néanmoins d'être quelquefois un peu trop généreuse pour les honoraires de ces consultations ainsi que pour certaines petites choses que je juge à propos de donner. Sous ce rapport, votre argent m'a donc fait d'autant plus de plaisir qu'il m'a épargné l'ennui d'en emprunter, quoique je n'eusse pas manqué de gens prêts à m'ouvrir leur bourse. J'aime bien à garder ma liberté avec ces messieurs afin

de pouvoir leur dire ce que je pense? Le croiriez-vous ? Mon crédit est si bien établi qu'on me confie jusqu'à mille et deux mille ducats. Ainsi, malgré toute l'horreur que j'ai pour l'argent et pour les affaires, Notre-Seigneur veut que je ne sois pas occupée d'autre chose. Ce n'est pas là une petite croix. Ce qui me console c'est que cela n'aura qu'un temps. »

Toutefois les affaires les plus graves ne la prennent pas tout entière; elle s'abaisse encore à de moindres détails, sans les considérer comme indignes d'elle. La lettre suivante le prouve: « Je n'ai point donné à la prieure de Malagon les confitures dont mon frère m'a fait présent, de peur qu'avec sa fièvre violente elles ne lui fissent beaucoup de mal. Ainsi ne lui envoyez rien qui puisse l'échauffer, je vous prie, mais plutôt des oranges douces et autres choses de malade, car elle a un extrême dégoût. J'espère maintenant pour elle dans l'eau de Loja; j'aurai

soin qu'on envoie des gens pour transporter cette eau. » Non seulement elle se préoccupe de certaines prescriptions, mais elle conseille certains remèdes; voici ce qu'elle préconise à Marie de Saint-Joseph contre les insolations : « J'ai eu beaucoup à souffrir de ces coups de soleil. Mon remède était quelques fumigations avec de l'ers, de la coriandre, des coquilles d'œufs, avec un peu d'huile, un peu de romarin et un peu de lavande; j'en respirais la vapeur étant au lit, et je vous assure que cela me remettait [1]. » — Elle songe à faire parvenir des douceurs à son frère malade, Laurent de Cépéda : « Nous avons beaucoup prié pour votre santé. Je vous envoie quelques coings, afin que votre domestique les mette en conserve et que vous les mangiez à la fin du repas. Je vous envoie en outre une boîte de marmelade pour vous et une autre pour la mère sous-prieure de Saint-

1. *Lettres*, t. II, p. 166, ouv. cité.

Joseph, qui a, me dit-elle, de grandes défaillances. Dites-lui d'en manger ; mais vous, ne donnez rien à personne de celle que je vous destine ; je vous supplie de la manger vous seul, pour l'amour de moi. Dès que vous l'aurez achevée, prévenez-moi. Elle est très bon marché à Tolède, et d'ailleurs ce n'est pas avec l'argent du couvent que je me la procure [1]. » Bien qu'absorbée en ses hautes pensées elle savait fort bien tourner une lettre sur le ton de la gaieté malicieuse ; cette exhortation à son frère n'en témoigne-t-elle pas : « Je vous envoie un cilice dont vous vous servirez, quand vous vous trouverez trop dissipé durant la prière ; écrivez-moi comment vous vous trouverez de cette bagatelle ; on peut bien l'appeler ainsi, quand on se souvient de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous. Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je pense que pour les confitures et l'argent

1. *Lettres de sainte Térèse*, trad. du P. Grégoire de Saint-Joseph, ouv. cité, t. Ier, p. 269.

que vous nous avez envoyés, je vous fais présent d'un cilice. »

Les qualités si opposées d'administrateur et de mystique ne furent point en elle incompatibles , et jamais peut-être plus rare exemple de dons divers ne fut offert à notre réflexion. A ces dons elle alliait aussi la volonté agissante, la persévérance, une âpre ténacité. « La patience obtient tout, répétait-elle souvent. » Dans la lutte pour sa réforme, elle va déployer ces vertus incomparables et montrer qu'elle était vraiment douée pour la conquête des âmes. L'histoire de ces luttes c'est son histoire même ; ne pas raconter ses tribulations ce serait ignorer la phase la plus émouvante de sa vie et comment Dieu forgea cette âme.



## IV

Pendant ces douloureuses années, les intrigues vinrent traverser ses desseins, les perfidies et les ambitions hurlèrent derrière elle de leur voix haineuse. Ce grand œuvre des Fondations fut un perpétuel souci; il réclama tous ses efforts et absorba sa vie. Pour édifier des monastères — ces ruches de prière et de pénitence — elle fut contrainte de parcourir l'Espagne de Burgos à Grenade, de Salamanque à Valence. C'est plus qu'une mission qu'elle remplit, plus qu'un apostolat qu'elle exerce, c'est une croisade mystique qu'elle organise. En tous lieux, sa présence est nécessaire, car elle est l'unique chef de cette armée du sacrifice. Ses prières seules

obtiennent des capitaux, ses ordres seuls font entreprendre des travaux. Partout sa direction est indispensable, la diffusion du Carmel s'opérant à la fois dans toutes les provinces. Tolède l'attend, Valladolid la demande, Médina la réclame, Malagon la supplie, Pastrana l'implore. Sans trêve, elle se dévoue à cette cause; elle conseille, blâme ou loue, réconforte les défaillantes, exalte les ferventes, tandis qu'elle dissimule ses propres souffrances. Entraînée par la parole divine qui, comme une manne nouvelle, soutient son courage, elle se montre confiante dans les destinées de son Ordre. Elle puise même dans les épreuves des énergies nouvelles, communiquant à tous son espoir, dispensant ses lumières et son ardeur. A ceux qui se seraient plaints de cette existence de combats, elle aurait volontiers répété cette parole d'un ancien : « Homme, de quoi te plains-tu? de la lutte? C'est la condition de la victoire; d'une injustice? Qu'est cela pour un immortel! »

Certes, les injustices ne lui furent pas ménagées; ainsi la fondation de Saint-Joseph d'Avila suscite une telle révolution en la cité des saints que les autorités civiles et ecclésiastiques se concertent pour détruire cet établissement. « Le corrégidor, les principaux magistrats, plusieurs membres du chapitre de la cathédrale et les personnages d'Avila se réunissent à l'hôtel de ville : séance tumultueuse, vote unanime de destruction, après lequel le gouverneur bien escorté se rend aussitôt à Saint-Joseph où il comptait par sa seule présence mettre les quatre novices en fuite. Celles-ci le reçoivent au parloir et à travers leurs doubles grilles; avec un courage digne de celui de leur Mère, elles répondent qu'elles ne sauraient reconnaître à l'autorité civile le droit de les chasser d'une maison où elles sont établies par ordre de l'Évêque.

— Eh bien ! répond le corrégidor irrité, si vous refusez de m'obéir, j'enfonce vos portes, et de vive force je vous fais sortir d'ici.

— Il est vrai, gouverneur, vous pouvez user de violence, réplique l'une des jeunes sœurs. Mais, dans votre intérêt, je vous engage à n'en rien faire, car une pareille action aurait un juge sur la terre, Sa Majesté Philippe II, et au ciel un autre juge que vous devez craindre bien davantage, le Seigneur tout-puissant, vengeur des opprimés[1]. »

Le corrégidor vaincu rentre à l'hôtel de ville et convoque, pour le surlendemain, une assemblée à laquelle doivent assister : les députés des ordres religieux, des hommes de lettres, les délégués du peuple. Le corrégidor y prit la parole et termina ainsi son discours : « Cette fondation est une nouveauté, donc elle est suspecte. La fondatrice est une femme qui se dit depuis longtemps favorisée de révélations particulières, cela suffit pour que l'on se méfie de ses œuvres. Avila compte un assez grand nombre de communautés, dignes

1. Cf., à ce sujet, *Histoire de sainte Térèse*, ouvrage cité, t. I, pp. 295 et suiv.

de tous les respects; une maison de plus serait un fardeau, surtout parce que cette maison, fondée sans revenus, tomberait naturellement à la charge des citoyens... La ville veut-elle se ruiner pour une pareille entreprise?... Enfin le gouverneur accuse doña Térèse de Ahumada d'avoir ouvert sa maison sans le consentement de la ville. Ce délit rend l'existence du monastère tout à fait illégale. En conséquence, il demande que le Saint-Sacrement soit enlevé de l'église, les religieuses expulsées du cloître et les murailles démolies en vertu d'un vote de la junte [1]. »

Après consultation de l'assemblée, la majorité approuve les conclusions du gouverneur; l'arrêt sera donc exécuté, quand soudain un dominicain, le P. Dominique Bañez, demande la parole et défend la cause de sainte Térèse avec une telle conviction qu'il fit rapporter l'arrêt. Le couvent était donc sauvé. Pourtant

1. Cf., à ce sujet, *Histoire de sainte Térèse*, ouvrage cité, t. I, pp. 299 et suiv.

de nouvelles cabales se formèrent et durant six mois les intrigues se nouèrent avec une inlassable ténacité. Mais le conseil du roi ayant infligé un blâme au gouverneur, la victoire restait à sainte Térèse.

Plus tard, quels combats elle eut encore à livrer pour la fondation de Médina ! La sainte, pour se rendre dans cette ville, ne disposait que de mauvais chariots. Le voyage s'effectua par des chemins pierreux et sous un climat torride. A minuit, le cortège arrive enfin devant les portes de Médina. La sainte, bien loin de se reposer après tant de fatigues, visite le couvent, donne des ordres, prend des dispositions pour que la chapelle soit prête au jour. « Vite aidée de ses filles, elle enlève les décombres qui recouvrent le sol, balaye la cour, nettoie les murs décrépits. Le majordome de doña Marie de Herrera apporte toutes les tapisseries de sa maîtresse et un beau lit de damas ; ce sont des trésors, mais pour les utiliser, il faudrait des clous, on en


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA



manque. On en cherche aux murailles, on arrache ceux que l'on peut trouver, et les tentures sont fixées. Le P. Antoine dresse l'autel sous le vestibule... un autre religieux pend la cloche. Mais l'espace est si étroit, le porche si délabré, l'obscurité si profonde, que l'on ne peut savoir au juste si la chapelle est disposée dans la maison ou dans la rue... Puis il s'agit de faire constater par un notaire que le couvent est érigé avec la permission de l'autorisation diocésaine. L'acte est dressé et au lever du jour la petite clochette tinte l'angelus et sonne la première messe [1]. »

Quelques années après, elle arrive à Malagon au moment où le couvent venait d'être transféré dans un lieu de silence. Comme il importait que les travaux fussent bientôt achevés, Térèse en prend elle-même la direction. En dépit de ses fatigues, elle s'occupe de toutes les installations, surveille les

1. *Histoire de sainte Térèse*, ouvrage cité, t. I, pp. 395 et suiv.

ouvriers depuis le matin jusqu'à onze heures du soir. En quatorze jours, tous les travaux furent terminés. — Sa présence n'étant plus nécessaire à Malagon, elle va fonder un couvent à Valladolid dont elle était éloignée de soixante lieues. Elle part malgré les chaleurs et ses infirmités. A Tolède, elle est contrainte de s'arrêter. La duchesse de la Cerda la soigne dans son palais. A peine guérie, elle se remet en route, et arrive en Avila, où ses souffrances la retiennent un mois. Puis, elle se dirige vers Valladolid, accompagnée de la sœur Antoinette, de plusieurs religieuses de Médina et de l'Incarnation d'Avila qu'elle comptait installer dans la maison de dom Bernardin. — Nouveau déboire. — Elle trouve dans un beau jardin une habitation malsaine, mais ses énergies triomphent de ce mécompte et bientôt le couvent est fondé.

Dieu, toutefois, pour éprouver son héroïsme, devait continuer à ne pas lui ménager les tri-

bulations. Quel voyage émouvant en péripéties que celui de Salamanque : on chemine en pleine obscurité par des routes impraticables, un âne porteur d'un sac de cinq cents ducats s'égare dans la nuit, le lendemain seulement on le retrouve ; la nuit suivante, la sainte mère se perd dans des sentiers inconnus. On touche enfin à Salamanque où un Carmel est fondé dans la propriété de Pierre de la Vanda. Tous ces soucis ne lui font cependant point oublier les pauvres Carmélites de Pastrana. Elle leur envoie Julien d'Avila et Antoine Gaylan avec la mission de lui ramener ses filles. Mais les habitants de Pastrana, qui étaient attachés à ces religieuses, résolurent de s'opposer à leur départ. Pour déjouer leurs desseins, la prieure et ses filles quittèrent le couvent à minuit et s'enfuirent dans des chariots qui les attendaient au dehors de la ville.

Si, par ses fondations, sainte Térèse eut à vaincre tous les obstacles qui peuvent héris-

ser la route d'un apôtre, elle connut de 1575 à 1581 toutes les amertumes, dans ses luttes contre les Carmes Mitigés, qui s'efforcèrent de ruiner la réforme entreprise par elle. — Le P. Tostado, délégué du Père Général des Carmes, vint en Espagne avec la mission de sauvegarder l'existence de l'Ordre contre les novateurs. Les Carmes Déchaussés, de leur côté, se préparent à la défensive ; leur désir était de continuer à mener une vie plus pauvre que celle des Mitigés; leur résistance était noble, puisqu'ils revendiquaient non un adoucissement à leurs austérités, mais le droit à la pénitence. Sur ces entrefaites, trois prieurs, les PP. Jean de Jésus, Didace de la Trinité, Élie de Saint-Martin, convoquèrent une assemblée au cours de laquelle des mesures furent prises contre la Réforme, mais Philippe II les annula. Le P. Gratien, à son tour, ne resta pas inactif; à son instigation, le premier chapitre des Carmes Déchaussés s'ouvrit à Almadovar del Campo. « C'est une guerre

qui nous est livrée, s'écria-t-il, et livrée, non par des ennemis, mais par nos amis et nos frères, non par des méchants, mais par des justes et des saints : voilà pourquoi la lutte nous sera toujours si douloureuse. Le chapitre de l'Ordre nous condamne, notre Père Général nous repousse, le Cardinal protecteur ne veut pas nous entendre, parce qu'il soutient nos adversaires... Ceux qui nous poursuivent ont de bonnes intentions ; ils veulent défendre leur profession, la règle mitigée du Carmel, mais de notre côté, n'est-ce pas avec plus de justice encore que nous voulons garder notre règle primitive[1] ? »

Le seul moyen d'apaiser les esprits aurait consisté à accorder aux Carmes Mitigés et Déchaussés une juridiction spéciale, d'en former deux *Provinces*, suivant l'expression du droit ecclésiastique. C'est du reste la mesure que l'on adoptera après plusieurs années de luttes.

1. *Histoire générale des Carmes*, t. II, liv. III, ch. VII.

Sainte Térèse, dans ces épreuves, fut bien secondée par les PP. Gratien, Mariano, Antoine[1]. Malgré leur zèle et leur dévouement, l'érection de la Réforme en province séparée était loin d'être décrétée. La sainte s'inquiétait d'autant plus de ce retard qu'elle craignait la mort du nonce qui lui était favorable. Il mourut en effet au moment où son intervention eût été si utile. Privée d'un tel avocat, sainte Térèse vit de nouveau surgir ses ennemis. Un vaste complot s'ourdit, on circonvint le nouveau nonce, Mgr Sega, lui représentant les Carmes Déchaussés comme des fous et des rebelles. Mgr Sega promit d'intervenir. Plusieurs décrets furent lancés. « Défense à la sainte de sortir de Tolède, interdiction aux Carmes Déchaussés de rece-

1. Au cours de cette Réforme, sainte Térèse compta encore d'incomparables auxiliaires : Anne de Jésus, Mère Anne de Saint-Barthélemy, Marie de Saint-Joseph, Marie de Saint-Jérôme, Isabelle de Saint-Dominique ; ces deux dernières réalisèrent ce type d'une supérieure du Carmel tel que sainte Térèse le concevait.

voir aucun novice, ordre de reconnaître le Prieur de l'Observance comme supérieur du couvent de la Réforme [1], etc. »

Les Déchaussés s'adressèrent à Philippe II qui se prononça en leur faveur; mais le nonce et le P. Tostado intervinrent et leurs intrigues furent telles que tous les chefs de la Réforme en furent réduits à se cacher. Si les plus enthousiastes désespéraient de la victoire, la sainte tenait ferme devant les complots. Avec âpreté, elle défend le P. Gratien calomnié et invoque même à ce sujet l'appui du roi qui prescrit une enquête. Les calomniateurs sont confondus, mais les attaques reprennent sur un autre point. Le P. Tostado fait enlever le P. Jean de la Croix. On s'empare des PP. Germain et Jean, on les traîne les mains liées au couvent des Mitigés où ils restent enfermés après avoir été battus de verges. Le P. Jean, résigné à une telle persécution, répondit avec

1. *Histoire générale des Carmes*, t. II, liv. III, ch. XIX.

une fermeté sublime : « Oh ! je ne suis pas encore traité comme je le mérite. » Il fut ensuite conduit à Tolède, tandis que le P. Germain était emmené à Saint-Paul de la Maraléja. Quant aux PP. Gratien, Mariano et Antoine de Jésus, ils ne furent pas mieux traités. Après avoir fait leur soumission à l'envoyé du nonce, ils crurent devoir se présenter devant Mgr Sega ; à peine arrivés à Madrid, on les interna au couvent des Mitigés. — Telles étaient les violences et les injustices commises envers le Carmel ; la Réforme allait-elle sombrer sous les coups de cette tourmente ?

Sainte Térèse, toujours vaillante, intéressa à ses infortunes le P. Paul Hernandez qui exposa au nonce le but de la Réforme, lui faisant aussi un portrait de la sainte dont il méconnaissait le caractère et les vertus ; ce plaidoyer pourtant ne le convainquit pas. En effet, après le second chapitre tenu à Almadovar par les Carmes Déchaussés, le nonce,

irrité des décisions prises, excommunia les Pères capitulaires et fit enfermer les PP. Gratien, Antoine et Mariano. Sainte Térèse fut condamnée à ne pas sortir de Tolède, et tous ceux qui combattaient avec elle durent vivre sous le joug des Mitigés. La douleur de la sainte fut si vive qu'elle resta frappée de découragement toute une journée. Enfin, vers le soir, retrouvant des forces dans la prière, elle eut un réveil d'espoir et d'énergie. Elle envoya aussitôt des courriers dans toutes les directions, sollicitant l'intervention du roi, des grands et en particulier du comte de Tendiglia dont la ténacité fit triompher sa cause. — Le roi prouva que la Réforme avait son agrément en faisant désigner des arbitres qui allaient juger de ces différends. L'affaire fut ensuite portée à Rome et instruite par le Consistoire, « afin que revêtu d'une telle autorité, l'arrêt définitif assurât la paix aux deux parties et leur interdît aucun recours à un autre tribunal! »

Les événements tournèrent à la gloire du

Carmel. « A la tête du Consistoire, Grégoire XIII rendit pleine justice aux Carmes et aux Carmélites de la Réforme : il ordonna que leurs monastères formassent à l'avenir une province séparée, gouvernée par un provincial de leur règle et élu par leurs voix [1]. » — Le bref fut expédié le 27 juin de l'an 1580. Ce fut dans un chapitre tenu à Alcala de Hénarès que sainte Térèse eut la joie d'entendre lire cette bulle. — Ces années de lutte et de martyre étaient donc couronnées de succès. « Depuis plus de vingt-cinq ans, écrit-elle, ma vie n'avait été qu'un enchaînement de peines, de persécutions, de douleurs endurées pour la cause de l'Ordre... Mon adorable Maître seul les connaît [2]. »

Elle fut définitive cette Réforme, puisque, depuis trois siècles passés, nulle modification ne lui fut apportée, nulle protestation ne s'est

1. *Bollandistes*, octob., n° 878.
2. *Lettres*, t. III, p. 290.

élevée à l'endroit des statuts, nulle pierre ne s'est détachée de l'édifice qui reste intact en dépit des discordes humaines ; nous l'admirons encore tel qu'il fut jeté dans le ciel par les mains débiles mais sublimes d'une femme.



## V

L'œuvre de cette glorieuse fondation étant accomplie selon les vues divines, il semblait que la sainte eût assez vécu. Usée par les labeurs, les pénitences et l'amour [1], elle allait bientôt incliner vers la tombe. — Dans les premiers jours de septembre 1582, elle quitta Médina souffrante et fatiguée, pour se rendre à Albe, où la réclamait la duchesse Marie Henriquez. Durant le trajet ses maux s'aggra-

1. On pourrait appliquer à la sainte ce mot de saint Pierre d'Alcantara, apparaissant après sa mort à l'un de ses religieux : « Bienheureuses pénitences qui m'ont valu tant de gloire. »

vèrent, elle traîna son épuisement de halte en halte. Enfin, le 20 septembre, la sainte mère atteignit Albe dans un état désespéré. Le 3 octobre, elle fit ses adieux aux sœurs qui l'assistaient : « Pardonnez-moi, mes filles, les mauvais exemples que je vous ai donnés ; n'imitez pas mes fautes, car je suis une grande pécheresse ; mais gardez bien votre règle et vos constitutions ; obéissez toujours à vos supérieurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu. » Des sanglots et des pleurs lui répondirent. La cloche annonça l'entrée du P. Antoine qui apportait le Très Saint Sacrement. Alors, aux accents de l'humilité succédèrent les transports de l'amour divin. Malgré l'épuisement où elle est réduite et qui l'empêche depuis deux jours de faire un mouvement, la sainte se redresse, s'agenouille sur son lit et en descendrait si l'on ne s'empressait de la retenir ; son regard s'enflamme, son visage se couvre d'une céleste rougeur, il resplendit ; tout son être se transfigure, tan-

dis que d'une voix vibrante elle s'écrie[1] : « O mon Seigneur et mon Époux bien-aimé, elle est donc venue l'heure tant désirée! Il est temps de nous voir. O mon Seigneur et mon unique amour, il est temps de partir, il est temps que je sorte de cette vie..., que mon âme s'en aille vers vous, qu'elle s'unisse à vous après vous avoir si longtemps attendu! »

Le reste du jour et pendant la nuit, elle répéta plusieurs fois ce verset en latin : *cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* (mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié). A l'aube son âme prit son essor vers cette demeure de félicité dont la possession était son ardent désir. Ainsi s'éteignit, le 4 octobre 1582[2], plutôt, « par suite d'une extase, comme elle le révéla après sa

1. Cf. *Histoire de sainte Térèse*, ouv. cité, t. II, pp. 444 et 445.

2. Bien que sainte Térèse soit morte le 4 octobre 1582 on ne célèbre sa fête que le 15 octobre, car c'est à cette date que l'on supprima onze jours du calendrier, afin d'inaugurer le nouveau calendrier grégorien.

mort à la mère Catherine de Jésus, que par défaillance de nature[1] », Térèse de Ahumada, dite en religion Térèse de Jésus, fondatrice de l'ordre réformé de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Comme ces vaillants, jamais lassés de combattre, elle mourut en pleine vie agissante. Sa fin évoque des noms fameux : saint Benoît, se sentant très malade, commande à son corps une fois encore, se redresse au milieu de ses moines, assiste à l'office et meurt au chœur. Saint François se fait transporter agonisant devant Assise et expire en bénissant sa ville ; son dernier acte est une œuvre de volonté, un geste de pasteur d'âmes.

A tous les exemples qu'ils nous proposent, les saints joignent encore l'exemple de leur

1. *Intolerabili divini amoris incendis*, Brev. rom. Bolland, octobris VII, n° 1019 Cf. même vol., n° 1020 : Sainte Gertrude meurt par excès d'amour : *flagrantissimo Dei amore potius quam morbo* ; la B. Imelda Lambertina rend l'âme dans une extase après avoir reçu l'hostie : *Spiritum Christo sponso suo reddidit, qui mortali corpore conclusus, tantas delicias ferre diutius non posset.*

mort. Il semble que Dieu ait mis dans ses desseins de nous les faire admirer jusqu'à leur moment suprême. Tout ce qui les concerne retient et captive. Une noblesse et une simplicité singulières marquent leur disparition. Quelle paix, quelle sérénité à l'heure de la dissolution! Leurs paroles sont empreintes d'une grandeur et d'une émotion inconnues des enfants du siècle. Ils ne sont pas encore détachés de la terre qu'ils appartiennent déjà à l'éternelle patrie...

Blessés par la vulgarité de cet âge sceptique, réfugions-nous près des mystiques qui nous font entrevoir l'Éden de l'âme. La vie n'est que ténèbres si l'idéal ne l'éclaire pas du reflet de sa beauté. Les plus grands instituteurs de surnaturel sont les contemplatifs qui nous enseignent à dépasser la région des discordes et des ambitions. En considérant les hautes vertus dont ils sont dépositaires, comment douter de leur utilité? Bien plus, dironsnous, les ordres monastiques sont aussi indis-

pensables à une société que le soleil l'est à la nature. En dépit de la persécution dont ils sont victimes, ayons souvenance, comme garantie de leur durée, des promesses divines et de la parole prophétique de Lacordaire : « Les chênes et les moines sont éternels. »

Sur cette terrasse d'Avila, où les épisodes de la vie de la sainte se levaient en ma mémoire, je résolus de continuer la lecture des *Acta sanctorum*, n'ayant d'autre aspiration que de réaliser le rêve de ce moine du mont Cassin qui désirait vivre *in angulo cum libello*. Quand on passe ses jours dans le commerce des saints, quelle grande leçon ils nous donnent! Ils eurent vraiment une plus haute conception de la vie que ceux qui la considèrent comme une lutte d'intrigues ou une suite de combats lucratifs. On admire leurs outrances et leurs saintes folies, parce qu'on discerne plus dans les saints les hautes aspirations qui s'épanouissent en jets magnifiques, que dans certaines existences que n'embrase

jamais la flamme du divin. Le culte des saints semble à la plupart un culte fossile. Quelle valeur ont ces héros obscurs pour les utilitaires qui traitent la société comme une affaire et leurs semblables comme une marchandise? Par quelle découverte se sont-ils illustrés? De quelle invention se peuvent-ils vanter? — Ils ont découvert une terre idéale, inaccessible à ceux qui vivent en bas.

Quelle gloire ils constituent pour les pays où ils vécurent! Ils y laissèrent un rayonnement, les humbles qui ne tentèrent pas d'aborder aux lointains rivages de la postérité. Leur héritage, au sens du monde, est léger, presque intangible, et cependant impérissable, parce qu'il comporte tous les éléments éternels qui germent en nous. Aussi, avec quelles mains pieuses fut reçu par leurs disciples ce patrimoine de véritable grandeur et de perpétuelle beauté! C'est pour nous un devoir impérieux de recueillir tout ce qui émane d'eux, parce qu'on ne saurait, sans angoisse,

s'arrêter à cette pensée que la race des grands serviteurs de Dieu s'épuise. Reverrons-nous jamais la floraison des vieux âges, du XIII[e] siècle en particulier? Ces saints de jadis, qui étaient la représentation vivante de l'idéal, n'ont pas laissé d'héritiers à leur taille. Notre époque est trop pauvre de faits héroïques; l'esprit de jouissance étouffe les hauts désintéressements; les grandes individualités disparaissent; le règne du sublime est à son déclin, cette épopée ne se recommencera point...

Puisque les saints sont rares dans ce temps, du moins réfugions-nous dans le passé. Aussi me réjouissais-je d'être venu en Avila, Burgos, Tolède, Séville, Albe, Salamanque, Médina... y surprendre le génie de sainte Térèse. Là devais-je l'étudier, car l'aspect des lieux où ont vécu les saints éclaire parfois certains côtés de leur existence. Pour saisir ce que furent les moines d'Irlande, il est nécessaire d'avoir promené sa mélancolie là où s'élèvent les

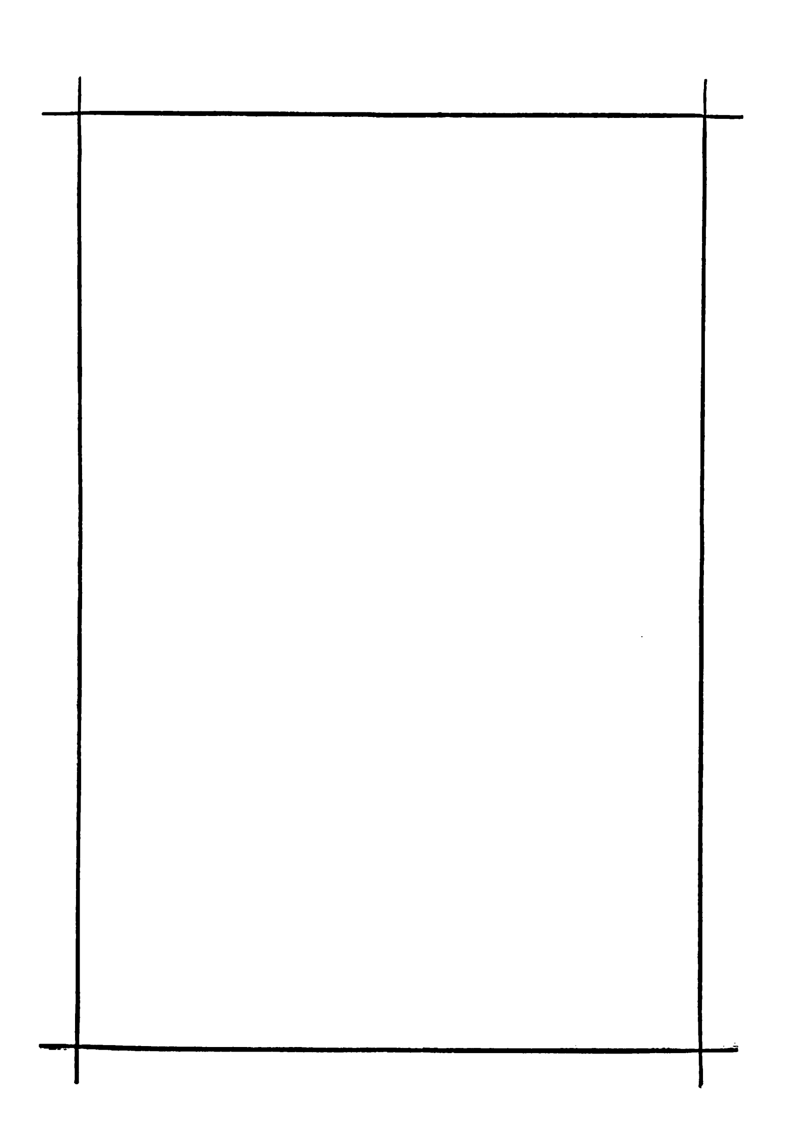
cités monastiques d'Iova, de Bangor, de Lindisfarne. Nous ne saurions comprendre la vie de saint François et respirer le parfum des *Fioretti* sans avoir vu l'Ombrie et goûté le charme paisible de ses horizons. Pour aimer les légendes des saints de Bretagne il faut parcourir les landes et les grèves de ce pays où la mer fait entendre ses éternels gémissements.

Il est un autre profit à connaître les saints : grâce à eux nous analysons mieux la société d'une époque, ils incarnent un moment de l'humanité, donnent la mesure des qualités d'une race et nous offrent le portrait d'un peuple à une heure de son histoire. Oserait-on disserter sur le v<sup>e</sup> siècle en négligeant saint Benoît, sur le xii<sup>e</sup>, sans approfondir saint Bernard, penserait-on à écrire l'histoire du xiii<sup>e</sup> siècle si l'on n'en avait feuilleté l'hagiographie, et celle du xvi<sup>e</sup> sans avoir étudié Loyola et sainte Térèse ?...

Reparlerai-je jamais de la plus illustre fon-

datrice des temps modernes? Avila s'estompe déjà à travers les brumes de la mémoire. Depuis plusieurs mois, j'ai repris la route de France, joyeux des émotions ressenties à cette heure de ma vie. Du séjour au berceau de la sainte puissé-je longtemps conserver l'efficace souvenir! Je souhaiterais avoir prononcé les paroles magiques qui font apparaître les âmes au seuil de l'éternelle demeure, mais je n'en possède pas le pouvoir. Et pourtant, quelle ne serait pas ma fierté d'avoir évoqué un tel génie et de garder au front la lueur qui illumine le visage des pèlerins de Terre-Sainte!...





ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 3 juin 1903

SUR LES PRESSES DE

PROTAT FRÈRES A MACON

POUR

ÉMILE PAUL, ÉDITEUR

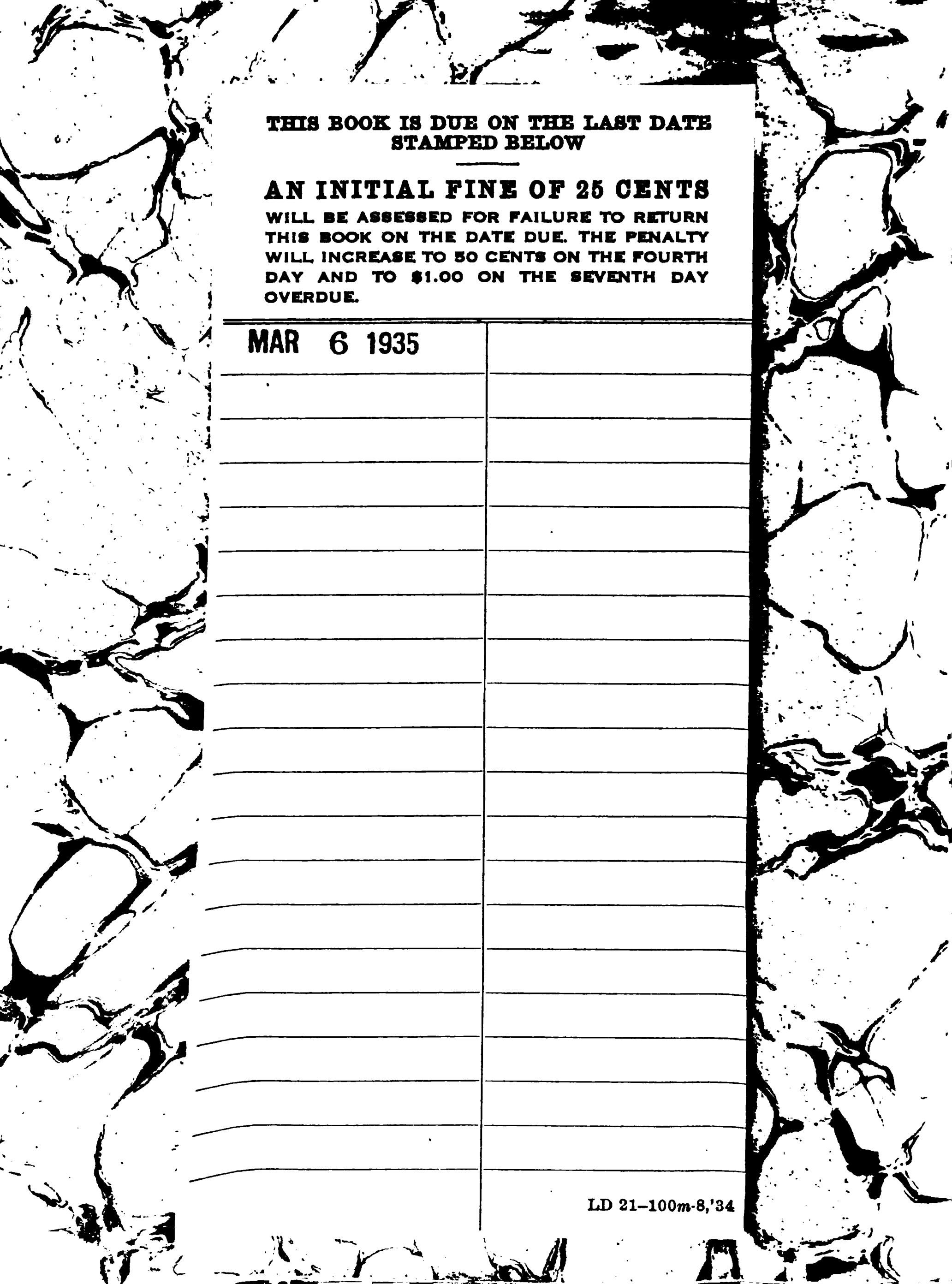
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

PARIS






LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

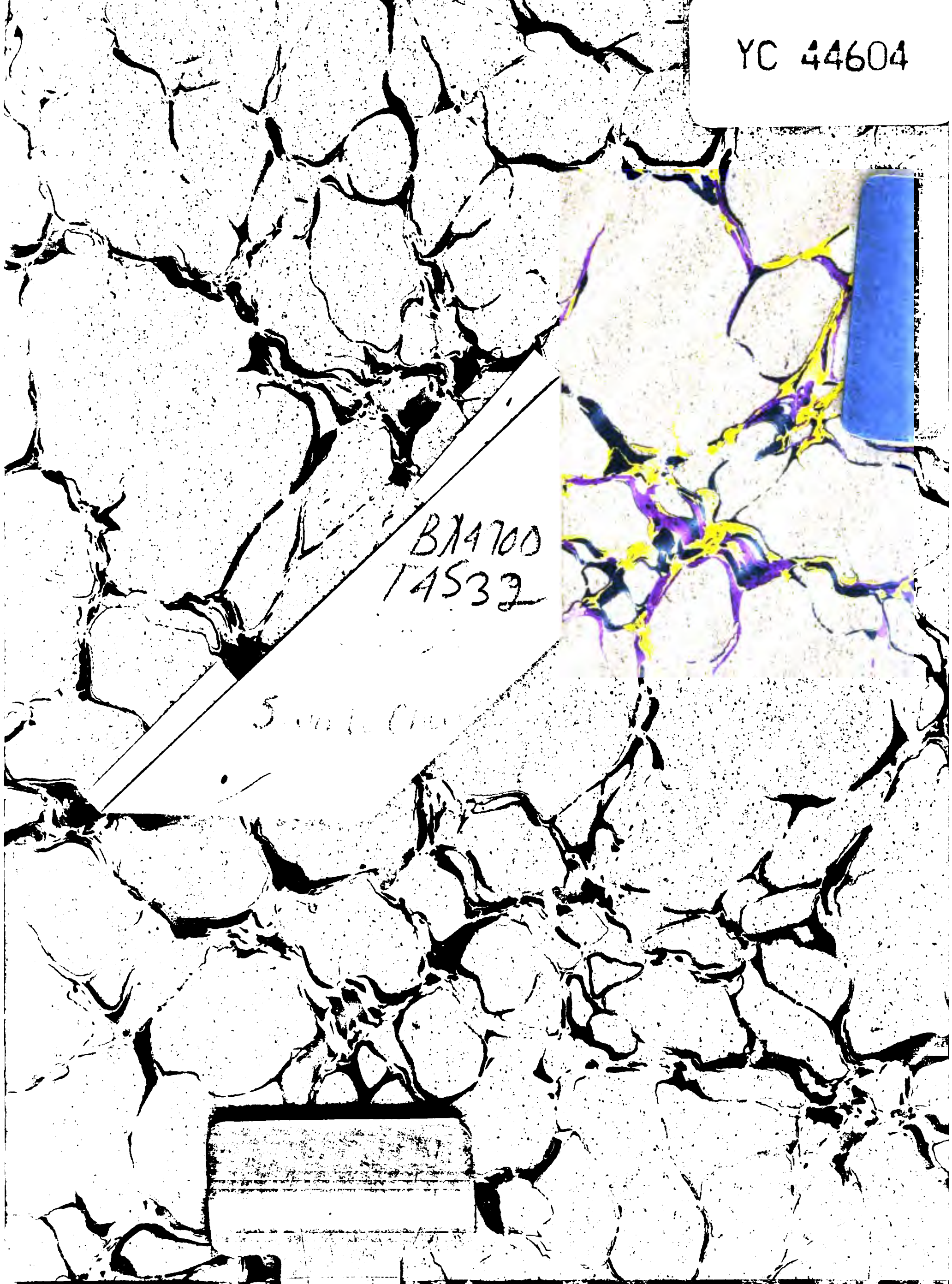


THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.

MAR 6 1935

LD 21-100m-8,'34


YC 44604
BX4700
T4S32

